

Une certaine rencontre

Un film de **ROBERT MULLIGAN**

« *Romance **magnifique** et périlleuse,
parfait mélange de subtilité et d'audace* »

TÉLÉRAMA

« *Difficile d'imaginer un couple de cinéma plus **électrique**
que Natalie Wood et Steve McQueen* »

LES CAHIERS DU CINÉMA

« *Une dramaturgie **riche et inattendue**,
un brin en avance sur son temps* »

POSITIF

« *Une belle redécouverte,
avec une Natalie Wood d'une **impressionnante justesse*** »

LIBÉRATION

« *Une grinçante histoire d'amour qui ne manque pas de **modernité**,
on est touché par la vérité du contexte* »

L'HUMANITÉ

« *Le couple Wood-McQueen fait preuve
d'une **alchimie remarquable*** »

CRITIKAT

« *Une œuvre **délicate**, intelligente et pudique* »

DVD CLASSIK

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Télérama

CINÉMA

RÉÉDITION

Une romance hollywoodienne audacieuse de 1964 met en scène une héroïne émancipée.

La délicatesse des sentiments et la franchise du désir, **ROBERT MULLIGAN** les avait conjuguées avec bonheur, entre un jeune adolescent de 15 ans et la femme d'un soldat de la Seconde Guerre mondiale, dans son fameux **UN ÉTÉ 42** (1971). Mais ce réalisateur mésestimé avait fait mieux encore avec **UNE CERTAINE RENCONTRE**, en 1964, romance magnifique et périlleuse, parfait mélange de subtilité et d'audace... Le titre original, « L'Amour avec le bon inconnu », souligne mieux le pari du film : quand Angie retrouve Rocky, ils se reconnaissent à peine, toujours étrangers l'un et l'autre. La nuit qu'ils ont passée ne les a pas vraiment embrasés. Mais elle a suffi pour que la jeune femme tombe enceinte. Si elle est tant



pressée de remettre la main sur son amant de passage, c'est pour qu'il l'aide à avorter. Comme Angie a le visage de Natalie Wood, qui n'a jamais été aussi belle, et Rocky le charme irrésistible de Steve McQueen, on devine que la force hollywoodienne des

Natalie Wood et Steve McQueen dans *Une certaine rencontre*, de Robert Mulligan.

sentiments finira par l'emporter. Mais cette convention, le cinéaste consacre tout son film à la combattre, brillamment.

Il y a, d'abord, cette plongée inédite dans un New York désert, où il faut réunir 400 dollars pour trouver un médecin complaisant, qui leur donnera rendez-vous dans un appartement vide, surveillé par un type à la gueule d'escroc. Un tel réalisme était encore exceptionnel à l'époque : la censure (le fameux code Hays qui est toujours appliqué) commençait à peine à relâcher sa pression sur le cinéma américain. Ce surcroît de vérité permet au réalisateur de faire entendre les exigences de son héroïne, qui ne veut être ni victime, ni fille à marier.

Son indépendance sera la clé d'une sorte de coup de foudre à retardement : cette comédie sentimentale fait donc tout à l'envers et nous surprend de bout en bout. — **Frédéric Strauss**

| En salles.

CAHIERS DU CINEMA

REPRISE. Rendez-vous le 23 mai pour *Une certaine rencontre* (1963) entre Natalie Wood et Steve McQueen réunis par Robert Mulligan.

Étrangers intimes



PHARMACIEN/ICOLL/CONGRES DU CINEMA

la télévision comme Mulligan ou Arthur Penn : ceux-ci ont cherché à composer avec ce nouveau réalisme dans un contexte encore assez traditionnel.

Or, c'est le sujet du film.

Comment vivre un amour libéré des conventions—ici le poids de la famille et du mariage—sans nier celles-ci ? Comment se faufiler à travers elles ? Par ses situations, ses dialogues, sa forme incertaine,

Difficile d'imaginer un couple de cinéma plus électrique que Natalie Wood et Steve McQueen : instinctifs, sensuels et brillants, capables de jouer les tons les plus bas ou hauts, toujours à la note juste, au diapason. Robert Mulligan les réunit avec un certain bonheur dans un film à la tonalité douce-amère, *Une certaine rencontre* (1963), dont le titre original, plus persuasif, est celui d'une chanson : *Love with the Proper Stranger*—«l'amour avec le bon étranger». Que Wood et McQueen y jouent des personnages au fond assez coincés ne manque pas de piquant.

À un moment, le chant suave du crooner passe à la radio et, surprise, est coupé par le personnage d'Angela (Natalie Wood) car elle le trouve trop séducteur et trompeur ! Voilà qui change d'Audrey Hepburn chantant le merveilleux *Moon River* dans le film oscille et lutine entre le drame—plutôt au début—et la comédie—plutôt vers la fin—dans un beau suspens. Et il correspond bien à notre «réalisme» actuel, où personne ne semble dupe

Diamants sur canapé, chef-d'œuvre de Blake Edwards sorti deux ans avant, qu'on peut comparer avec ce film pour son couple indéfini à New York, son équilibre entre pudeur et crudité sexuelle allusive, désillusion et enchantement amoureux.

En noir et blanc, plus réaliste et précaire, moins délicat et glamour, flirtant parfois trop avec le psychodrame, et tout de même très attachant, *Love with the Proper Stranger* navigue finement entre foules et moments intimes. Et il s'inscrit avec sensibilité dans un moment de transition décisive du cinéma hollywoodien, en 1963. Au crépuscule d'un «âge d'or classique» et avant le «nouvel Hollywood», l'essor du cinéma direct et des Nouvelles Vagues internationales—dont Cassavetes à New York—pouvaient inspirer les jeunes cinéastes hollywoodiens d'alors, souvent formés à des illusions sentimentales et où beaucoup rêvent tout de même d'une belle histoire d'amour. Ainsi ce film d'époque reste bien contemporain !

Florent Guézengar

UNE CERTAINE RENCONTRE

À l'heure des grandes mutations

GRÉGORY VALENS



La logique du consumérisme florissant (Steve McQueen, Natalie Wood)

Tous les cinéphiles se souviennent du jour où ils sont tombés amoureux de Natalie Wood. Pour moi, c'était au début des années 1980. Je n'étais pas encore adolescent mais mes parents, qu'ils en soient remerciés, m'avaient autorisé à veiller car TF1 – ce n'était pas encore l'âge du temps de cerveau disponible – programait *La Fureur de vivre* de Nicholas Ray, et le lendemain *West Side Story* de Robert Wise et Jerome Robbins. Aurais-je eu le même choc si j'avais d'abord découvert Natalie Wood dans *Une certaine rencontre* ? Non que la chose fût aisée : le film, qui ressort aujourd'hui en salles pour la première fois depuis plus de cinquante ans, a été diffusé avec parcimonie. Sans doute était-il trop moderne, trop insaisissable, trop décousu pour le spectateur habitué à une narration hollywoodienne classique. Sans doute aussi les personnages qu'incarnent avec un entrain teinté de mélancolie Natalie Wood et Steve McQueen étaient-ils un brin en avance sur leur époque. D'où, probablement, l'accueil plutôt frais réservé au film à sa sortie : incendié dans les colonnes de *Cinéma 64* et *Image et son*, le septième film de Robert Mulligan est défendu assez mollement par Michel Mardore dans les *Cahiers du cinéma*, tandis qu'il est absent des colonnes de *Positif*.

Aux côtés d'Arthur Penn et Sidney Lumet, Mulligan fait partie de cette génération de metteurs en scène nés dans les années

1920 et ayant débuté à la télévision (ici producteur de Mulligan pour la troisième fois, Alan J. Pakula ne passera lui à la mise en scène que lors de la décennie suivante). Excellents techniciens, ils se démarquent rapidement par un choix de sujets de société audacieux et controversés : le handicap (*Miracle en Alabama*), la peine de mort (*Douze Hommes en colère*), le racisme (*Du silence et des ombres*)... Dès la séquence d'ouverture, le sujet d'*Une certaine rencontre* est asséné frontalement au spectateur en même temps qu'au coureur de jupons auquel McQueen prête une nonchalance érigée en mode de vie : si Angie a retrouvé Rocky au syndicat de musiciens auquel il est affilié, c'est pour lui annoncer qu'elle est enceinte et qu'elle a besoin de son concours pour trouver un médecin qui pourrait régler sa situation. En une phrase, sont ainsi mis sur la table le thème de l'avortement, mais aussi les relations sexuelles hors mariage (une réalité certes, mais que le code Hayes proscrit en théorie pour quelques années encore), et l'on devine que la situation est d'autant plus embarrassante pour la jeune femme qu'elle n'est pas entièrement libre de ses mouvements.

Si *Une certaine rencontre* n'observe pas le canevas habituel d'une *love story* hollywoodienne (les personnages se sont aimés et séparés avant que le rideau ne s'ouvre), il semble pourtant par instants vouloir basculer dans les codes de la comédie

romantique : le couple que forment les deux personnages se découvrira au fil de la narration ; pour autant, les étapes par lesquelles ils passent restent ancrées dans un univers réaliste que vient renforcer le choix d'un tournage dans des extérieurs inattendus. Le noir et blanc de Milton Krasner bénéficie de l'expérience que le chef opérateur a engrangée chez Robert Wise, Billy Wilder ou Joseph L. Mankiewicz : l'intérieur miteux de la salle où opère la faiseuse d'anges répond ainsi aux séquences tournées dans un coin perdu du Bronx, où New York semble soudain ville fantôme. Lorsque Angie accompagne Rocky dans sa quête des dollars manquants au paiement de l'intervention, voir Natalie Wood marcher dans des secteurs grillagés du bord de l'Hudson évoque inmanquablement *West Side Story*, tourné deux ans plus tôt. Dans ces séquences filmées dans des quartiers populaires, le traitement sonore ajoute à l'impression de réalisme : le bruit du vent, la circulation, les discours des parieurs de rue chevau-
chant les dialogues des personnages contribuent à éloigner en apparence des codes de la comédie sentimentale. Mulligan prend alors le spectateur par surprise en ralentissant le rythme du film. Le temps de l'action se confond soudain avec le temps du récit : Angie et Rocky ont quinze minutes pour trouver cinquante dollars, et le film suit leur parcours, quinze minutes durant. À mesure que l'échéance approche, au moment où l'on s'y attend le moins, les deux jeunes gens prennent enfin le loisir de se connaître et de converser.

Le dénouement de la séquence offre à nouveau des sautes de ton et de rythme spectaculaires : à la chronique sociale succède le suspense d'une course-poursuite, laquelle débouche sur une séquence de séduction ; mais il est l'heure de se rendre au rendez-vous qui doit clore le sujet et le film revient à ce qui semblait devoir être son thème central. Il reste pourtant le temps d'un demi-film, et bien des rebondissements à venir.

L'avortement n'est pas le seul sujet de société qu'*Une certaine rencontre* traite frontalement : la soumission d'une jeune fille à un milieu patriarcal oppressant (les deux familles sont italo-américaines), le poids des traditions, son besoin d'émancipation, en constituent le pendant, tandis que chômage de masse, exploitation, misère et économie parallèle s'opposent à la logique du consumérisme florissant incarné par Macy's, où travaille l'héroïne. Le grand magasin est à la fois un symbole de la prospérité du capitalisme américain et le lieu d'une possible émancipation : Angie peut avoir un travail, être indépendante, chercher un logement... Pour autant, si la comédie romantique pointe à l'occasion le bout de son nez, Mulligan la renvoie dans les cordes aussi sec : pas question pour Angie, qui étouffé sous la protection de ses frères, de voir se limiter, dans un éventuel mariage avec Rocky, cette indépendance si chèrement acquise. Natalie Wood incarne ici une femme libre, moderne, sans attaches, et donne à voir les aspirations d'une nouvelle génération – un rôle bien éloigné de celui qu'elle tint, avec quelle



Un brin en avance sur leur époque (Natalie Wood, Steve McQueen)

maestria, dans *La Fièvre dans le sang* de Kazan, deux ans plus tôt. La maladresse d'Angie, comme un transfert de celle observée chez le personnage de Columbo, l'homme généreux mais naïf prêt à reconnaître un enfant qui n'est pas le sien, serait hautement comique dans une comédie sophistiquée. Elle est ici profondément émouvante, car elle atteste de la transformation de la jeune femme, laquelle s'apprête à se fondre malgré elle dans le stéréotype contre lequel elle souhaitait lutter.

La dramaturgie riche et inattendue du film de Mulligan réserve encore bien des surprises : si la musique d'Elmer Bernstein le fait *in fine* évoluer vers la comédie romantique, la chanson qui lui donne son titre, *Love with the Proper Stranger*, distille une mélancolie qui rappelle celle du personnage de Holly Golightly dans *Diamants sur canapé*, au moment où Audrey Hepburn entonne *Moon River*. Quant aux clins d'œil, pincements de lèvres et sourires en coin que distribue Steve McQueen, s'ils contribuent à l'attachement au personnage, ils peinent à masquer l'écorché vif que le comédien importe autant des rebelles qu'il incarne chez Sturges ou Siegel que d'une formation à l'école de la réalité, faite de fugues et de vie de bohème. Si Mulligan consent à conclure son film par un *happy end*, les mutations de la société qu'il nous a donné à observer font le sel d'*Une certaine rencontre*. ■

UNE CERTAINE RENCONTRE

LOVE WITH THE PROPER STRANGER

États-Unis (1963). 1 h 42. Réal. : Robert Mulligan. Scén. : Arnold Schulman.

Dir. photo : Milton Krasner. Dir. art. : Roland Anderson, Hal Pereira.

Déc. : Sam Comer, Grace Gregory. Mont. : Aaron Stell. Mus. : Elmer Bernstein.

Prod. : Alan J. Pakula. Cies de prod. : Pakula-Mulligan, Boardwalk-Rona.

Dist. fr. (reprise) : Splendor films.

Int. : Natalie Wood (Angie Rossini), Steve McQueen (Rocky Papasano),

Herschel Bernardi (Dominick Rossini), Penny Santon (Mama Rossini),

Tom Bosley (Anthony Columbo).

Reprise le 23 mai



Ironie et sensibilité chez Steve McQueen, fougue et fragilité chez Natalie Wood. PARAMOUNT PICTURES

«Une certaine rencontre», après-coup d'un soir

La subtile comédie romantique de Robert Mulligan autour d'un avortement clandestin dans l'Amérique puritaine ressort en salles en version restaurée.

Rocky Papasano, un jazzman indolent, porté par un Steve McQueen au cool légendaire, s'ennuie gentiment auprès d'une Barbie qui le bichonne un peu moins que ses toutous. Un matin, alors qu'il pointait au syndicat des musiciens, une jeune femme à la beauté fiévreuse, Angie – jouée par une Natalie Wood d'une impressionnante justesse – l'aborde au milieu de la cohue pour lui annoncer qu'elle est enceinte. Echange de regards : gênés et désinvoltes du garçon, qui prétend ne pas la reconnaître ; fiers et graves de la fille, qui n'attend rien de cet amant d'une nuit, sinon qu'il lui trouve un médecin pour avorter. Contre toute attente, le séducteur ne se défilera pas, partageant les frais et l'angoisse fébrile.

Nudité fragile. Aventure sexuelle, grossesse hors mariage, avortement clandestin... L'entrée en matière osée d'*Une certaine rencontre* (1963) de Robert Mulligan avait de quoi choquer une Amérique où le sexe était encore tabou, la frustration de mise et l'IVG illégale. Mais l'audace du scénario ne serait rien sans le trait sensible de Mulligan, cinéaste sous-

estimé, hormis quelques succès – *Du silence et des ombres*, *Un été 42...* – où son regard intimiste sur les tourments de l'enfance se paraît d'un classicisme discret et élégant.

Invisible depuis les années 60, *Une certaine rencontre*, qui ressort sur les écrans en version restaurée, aurait pu se contenter de tenir la note grave d'un drame social où le sordide des situations n'est pas épargné – l'attente du médecin dans une rue déserte de New York, devant un ancien abattoir désaffecté, la nudité fragile d'Angie face à la faiseuse d'anges... Mais le film serait alors passé à côté de son vrai sujet : à savoir la soif d'indépendance de la jeune fille qu'accompagnent le vertige et l'effroi d'une liberté difficilement conquise. Ou comment émancipation sexuelle et désir d'autonomie sont autant muselés par le joug des traditions patriarcales (la famille italo-américaine d'Angie) que par le fantasme du prince charmant abreuvant les romances qui passent à la radio.

A cela répond la peur de l'engagement de Papasano : la liberté est-elle soluble dans l'amour et l'amour dans le mariage ? C'est en reprenant les codes d'une comédie romantique que le cinéaste va éviter les ciseaux des censeurs. Le titre original, pourtant, prête à confusion : *Love With the Proper Stranger*. Notons le choix prudent mais ambigu de l'article défini où néanmoins résonne en filigrane l'indéfini plus scabreux. La subtilité tient à un détail infime qui modifie le sens. A travers ce titre – que l'on pourrait traduire par «l'amour avec le bon

étranger», celui qu'on ne connaît pas mais qui nous va comme un gant, autant qu'il satisfait les conventions sociales (convenable dans tous les sens du terme donc) – on entend aussi «l'amour avec un parfait inconnu».

Couple star. D'un côté la mythologie romantique au service d'une société corsetée par la norme puritaine, de l'autre le sexe démythifié, sans éclat, d'une aventure sans lendemain. Deux revers d'une même médaille, que refuse Angie, sentimentale sans la religion du romantisme, éprise de liberté sans le rejet de l'engagement. La relation sexuelle n'aura été qu'une étape dans cette conquête intime. Bien que tout tourne autour du sexe, le film en fait l'impasse dans sa forme – de ce point de vue, c'est un peu l'antithèse de *La Fièvre dans le sang* d'Elia Kazan, avec une Natalie Wood autrement plus brûlante.

Avec la délicatesse qui caractérise son cinéma, moins porté sur les sujets tapageurs que sur les intermitteances du cœur, Mulligan a su tirer le meilleur du couple star : fougue et fragilité chez Wood, ironie et sensibilité chez McQueen, conférant entre eux une alchimie complémentaire qui passe autant par les silences, les regards saisis à la volée, que par de mordantes saillies. Une belle redécouverte.

NATHALIE DRAY

UNE CERTAINE RENCONTRE
de ROBERT MULLIGAN
avec Natalie Wood,
Steve McQueen... 1h 42.

Par ici les sorties par Vincent Ostria

UNE CERTAINE RENCONTRE

Robert Mulligan

États-Unis, (reprise), 1963, 1 h 42

Love, etc. Si l'on fait abstraction de quelques aspects problématiques, notamment une caricature outrée de la communauté italo-américaine, cette romance bizarre ne manque pas de modernité. Voir notamment l'utilisation du décor de la ville de New York, ainsi que quelques scènes sans fard – comme la préparation d'un avortement clandestin. Bref, malgré quelques fausses notes oubliables, qui tirent vers la comédie cette grinçante histoire d'amour incarnée par les craquants Natalie Wood et Steve McQueen, on est touché par la vérité du contexte... Dommage que Mulligan n'ait pas joué franchement la carte du drame.

BOY MEETS GIRL - Par Damien Bonelli

UNE CERTAINE RENCONTRE de Robert Mulligan



Réalisateur inégal mais attachant, Robert Mulligan fait partie, aux côtés de Sidney Lumet, Arthur Penn, John Frankenheimer ou Arthur Hiller, de ces auteurs hollywoodiens formés à la télévision, laboratoire expérimental d'une génération qui cimenta son emprise sur le grand écran dans les années 60. S'il n'a pas manifesté la vigueur formelle de certains de ses contemporains, passés à la postérité comme précurseurs du Nouvel Hollywood, le New-Yorkais se distingue en revanche par une délicatesse qu'il serait dommage de confondre avec de la sensiblerie. Restauré par Splendor Films, *Une certaine rencontre* rappelle sa disposition évidente pour la chronique sentimentale, qui oscille ici entre mélodrame social et comédie du remariage, sans perdre cependant le cap de ses personnages.

Angie vs Rocky

Dans le sillage de Mauro Bolognini, qui abordait dans *Le Bel Antonio* la question alors inconcevable de l'impuissance masculine, Mulligan lève un autre tabou de l'époque, celui de l'avortement. Un rapprochement qui n'est pas fortuit, puisque ces deux films tournés à quelques années d'intervalle – 1960 et 1963 – mettent aussi leurs protagonistes en butte à leurs familles respectives, qui sont italiennes (italo-américaine chez Mulligan, mais les mœurs conservatrices ont clairement traversé l'Atlantique). Tournant à la confrontation, la rencontre qui donne au film son titre (auquel on préférera l'original, *Love with the Proper Stranger*) se produit dès la scène d'ouverture : Rocky Papasano (Steve McQueen, en congé de sa persona de taiseux charismatique), un musicien de jazz en quête de cachets, est confronté en public par Angie Rossini (Natalie Wood, désarmante de nature), une ancienne conquête, qu'il ne reconnaît pas, et qui lui annonce qu'elle est enceinte. De lui, elle n'attend qu'une chose, qu'il l'aide à trouver une « adresse » et à payer l'avortement, encore illégal dans l'Amérique pré-Roe vs. Wade[1].

À contresens des trajectoires balisées de la comédie romantique, cette Rencontre débute bien après celle de ses deux personnages, qui n'ont consommé leur relation que le temps d'une aventure d'un soir et font donc leur apprentissage sentimental à la faveur de circonstances regrettables. L'un et l'autre sont sous la pression de leurs proches, même si Rocky, parce que c'est un homme, est moins stigmatisé pour son célibat qu'Angie, que ses frères et sa mère veulent à tout prix caser avec un prétendant empoté (Tom Bosley, le futur père de famille de la série *Happy Days*). Leurs retrouvailles ouvrent donc la voie à une émancipation commune vis-à-vis d'un même milieu, celui des immigrants italiens de la deuxième génération, qui fournissent abondamment New York en classes laborieuses bon marché et en regrets de la lointaine Europe. Ce décor inhospitalier devient franchement hostile lors de la scène de rendez-vous chez le « médecin », dans un quartier semble-t-il inhabité, dont l'étrangeté lunaire remet en mémoire les villes fantômes de *La Quatrième Dimension*.

Poétique des visages

Mulligan n'avait pas son pareil pour assortir dans un même film – parfois une même scène – des humeurs différentes, et changer de registre sans céder à la rupture de ton : un lyrisme délicat infuse en permanence un récit qui s'autorise des embardées désopilantes, rappelant par endroits les facéties d'un Blake Edwards (en particulier lors des scènes de dîners, propres à toutes les maladroites de la part des soupirants). Outre l'excellent scénario d'Arnold Schulman, il faut saluer une direction d'acteurs très sûre, qui restera une constante chez Mulligan jusqu'à son dernier long-métrage, *Un été en Louisiane* (1991), avec la révélation Reese Witherspoon. Ici, **le couple Wood-McQueen fait preuve d'une alchimie remarquable**, faite de rires et d'engueulades, mais aussi de silences et de regards désemparés, reflets d'une situation qui les condamne à la clandestinité. Leur love story à rebours des conventions sociales de leur temps et des figures imposées de la rom-com est à redécouvrir, de même que l'humanisme discret d'un portraitiste épris des visages de ses interprètes, qui n'ont jamais été aussi émouvants.

[1] L'arrêt de la Cour suprême qui reconnaîtra en 1973 l'avortement du droit constitutionnel.

UNE CERTAINE RENCONTRE de Robert Mulligan

ANALYSE ET CRITIQUE - par Erick Maurel, le 23 mai 2018



Malgré son extrême sensibilité, sa touche très personnelle et son immense talent, Robert Mulligan continue à avoir beaucoup de mal à faire son trou dans notre pays ; la preuve avec ce *Love With a Proper Stranger* qui demeure toujours aussi mal connu dans l'Hexagone, les copies ayant circulé jusque-là étant d'ailleurs recadrées en 1.37. Grâce à Splendor Films, ce très beau film va nous être enfin proposé dans son bon format 1.85 ; il est donc temps de se pencher dessus d'autant qu'il n'a rien à envier aux œuvres les plus connues du cinéaste. Au début des années 80, la filmographie de Robert Mulligan pour nous autres cinéphiles français se résumait au magnifique *Un été 42 (Summer of 42')* - grâce aussi à Michel Legrand et à une Jennifer O'Neill dont nous étions tous tombés amoureux - ainsi qu'à *L'Autre (The Other)*, un film fantastique assez unique, devenu rapidement culte. Il aura fallu attendre bien après la sortie de son ultime film, le mésestimé et pourtant magnifique *Un été en Louisiane (The Man in the Moon)*, pour que d'autres titres fassent discrètement leur apparition sur le devant de la scène. De nos jours, on peut s'extasier très légitimement sur la superbe adaptation de Harper Lee, *Du silence et des ombres (To Kill a Mockingbird)*, ou redécouvrir assez facilement par l'intermédiaire du DVD l'une des comédies les plus amusantes des années 60, *Rendez-vous de septembre (Come September)* avec l'improbable duo composé de Rock Hudson et Gina Lollobrigida qui contre toute attente fonctionne à merveille.

Robert Mulligan aura d'autres belles réussites à son actif que ce soit dans le domaine du western (*The Stalking Moon*), du film d'aventure (*The Spiral Road*), du drame (*Baby, the Rain Must Fall*) ou du film noir (*The Nickel Ride*). Voilà un réalisateur éclectique qui mérite impérativement que l'on s'y arrête plus attentivement. Pour ce faire, recentrons-nous en l'occurrence sur ce *Love With the Proper Stranger* qui est né de l'idée du scénariste de télévision Arnold Schulman. Celui-ci propose à Alan J. Pakula et Robert Mulligan un récit qu'il avait écrit depuis longtemps : une histoire qui se déroulait dans les quartiers peu favorisés de New York et qui contenait non seulement une romance peu banale entre deux jeunes adultes nés de l'immigration italienne mais abordant également un thème tabou pour l'époque, l'avortement. Le réalisateur accroche immédiatement - son producteur Pakula tout autant - et se lance dans l'aventure avec pour incarner son jeune couple deux très grandes stars de l'époque, non moins que Steve McQueen et Natalie Wood. Il est d'autant plus étonnant que ce film ne soit pas plus connu et reconnu dans nos contrées, la cote d'amour pour ces deux comédiens ayant toujours été au beau fixe en France. Leur interprétation s'avère ici remarquable.

[Attention ! Spoilers possibles]

D'un côté, un jeune musicien dilettante et immature à la recherche de quelques contrats ; de l'autre, une vendeuse dans un grand magasin qui vient d'apprendre être enceinte de ce partenaire d'un soir. Le film débute donc d'une manière assez audacieuse, là où la plupart des comédies romantiques se seraient presque terminées, puisque dès le départ le couple dont on va narrer l'histoire a déjà « consommé ». La jeune femme vient trouver le père de son enfant à venir pour lui demander son aide afin de trouver l'argent nécessaire pour faire pratiquer un avortement ainsi que pour dénicher un « médecin » complaisant, cette opération étant à l'époque totalement illégale aux États-Unis (et ailleurs). Tous les deux sont issus de l'immigration italienne avec tout ce que cela comporte niveau environnement familial : leurs conditions de vie sont assez précaire, les frères veillent attentivement aux fréquentations de leurs sœurs, ces dernières se trouvant souvent espionnées et opprimées, peu libres de leurs mouvements. Lui avait déjà oublié cette aventure d'un soir, ne se souvenant même pas du prénom de sa partenaire. Dans un premier temps réticent, sa conscience le taraudant et la jeune femme se faisant légitimement insistante, il va décider de prendre ses responsabilités et finalement partir à la recherche de la somme importante demandée pour ce genre d'intervention. Il la trouvera pour une majeure partie auprès de ses parents, sans évidemment leur donner la véritable raison de ce besoin financier.

Les auteurs en profitent pour décrire avec acuité, lucidité, précision et tendresse le milieu des Italo-américains, les protagonistes étant filmés en studio mais aussi beaucoup dans les rues de Manhattan. Le film de Mulligan s'avère ainsi un document sociologique passionnant. Les séquences se déroulant au sein des deux familles sont écrites avec justesse, minutie, et cependant non sans humour, tous les protagonistes semblant plus vrais que nature sans pittoresque inutile. Confrontés au contexte extrêmement sordide de l'avortement clandestin dans un squat insalubre, l'avorteuse arrivant avec un matériel douteux et peu hygiénique, le couple est rebuté par cet environnement plus que déprimant et la culpabilité ne tarde pas à les ronger au point qu'ils décident de faire machine arrière.

Après plus d'une heure de film, la partie purement comédie romantique peut débiter, ce qui n'est pas banal comme changement de ton, et ce qui constitue une fois encore un schéma assez peu traditionnel pour un film hollywoodien de l'époque. Les auteurs pourront ainsi aborder d'autres thématiques moins dramatiques, plus psychologiques, mais pas pour autant moins passionnantes. Ils entameront une réflexion - en adéquation avec le titre de leur film - sur ce que représente l'amour, le mariage et le divorce pour les jeunes adultes de cette génération et nous parleront de la condition féminine au travers le portrait d'une femme émancipée qui a décidé d'assumer son indépendance malgré les pressions familiales assez étouffantes, ses frères ne pouvant par exemple pas s'empêcher d'aller la chercher à sa sortie du travail pour la raccompagner chez elle «en toute sécurité». Des membres de la famille pleins de bonnes intentions mais cependant extrêmement pesants par le fait de brider la liberté de la fille.

Face aux difficultés rencontrées ensemble lors de cette descente aux enfers, stoppée net par leur prise de conscience au moment même de l'infâme rendez-vous clandestin, les deux jeunes gens (Natalie Wood fraîche et rayonnante, Steve McQueen tout autant nonchalant que fragile) vont non seulement apprendre à se connaître mais également à s'aimer, le happy-end - passage obligé de la comédie romantique - s'avérant aussi euphorisant qu'auront été dramatiques quelques séquences précédentes. **[Fin des spoilers]** Cependant le film n'est pas aussi sombre que nous pourrions le penser à la description du sujet mais plutôt doux-amer, les auteurs parvenant à maintenir tout du long une certaine légèreté grâce au mordant des dialogues et à un humour souvent présent - sans néanmoins aucune pesanteur -, notamment lors des séquences d'une belle justesse qui dépeignent la vie quotidienne des deux familles italo-américaines. Leurs membres sont interprétés par de solides seconds rôles, Peter Bosley en tête mais aussi Herschel Bernardi ou Harvey Lembeck. Sur un rythme apaisé, étirant expressément ses scènes d'une manière presque théâtrale, le cinéaste prend son temps pour contextualiser son intrigue et le milieu décrit, par de petites touches subtiles et sensibles mais sans aucune mièvrerie. L'écriture s'avère à la fois rigoureuse et pointilliste, alors que la mise en scène de Mulligan est constamment élégante malgré le réalisme de l'ensemble.

Un mélange tout à fait unique de drame social réaliste et intime, de document sociologique et de comédie romantique, porté à bout de bras par un couple au charme fou et grandement charismatique, formidablement dirigé par un réalisateur dont la singulière sensibilité nous ravira toujours autant. La beauté de la photographie en noir et blanc qui valut à Milton R. Krasner une nomination à l'Oscar ainsi que le score attachant du complice habituel du cinéaste, Elmer Bernstein, finissent de faire de **cette œuvre délicate, intelligente et pudique un film assez entêtant vers lequel nous aurons envie de revenir de temps à autre d'autant qu'en le replaçant dans son contexte, il s'avère d'une certaine audace et d'une grande modernité.** Pour les amateurs de la vie privée des stars, sachez que c'est sur le tournage de ce film que débuta l'idylle entre Steve McQueen et Natalie Wood, cette dernière n'ayant que de bons souvenirs de ce film puisqu'elle dira : «*Working on this film was the most rewarding experience I had in all films, all the way around.*»